

Zone-Tampon

Conscientieux, Daniel retournait son compost, en contemplant les faites entrecroisés de sa demeure.

Architecte de métier, il avait conçue celle-ci de façon à épouser les contours du terrain, mais aussi son propre *corpus*, tout en courbes, pentes et avant-toits stylisés. L'ensemble évoquait l'une de ces bâtisses « art moderne » en verre et béton ciré, se mariant parfaitement aux couleurs et aux reliefs du jardin. Une véritable merveille de bâti, imposant son élégante empreinte alentours. De même que la maison, l'espace extérieur suivait un agencement bien précis, telle une extension naturelle de cette dernière. Les lignes droites et rectangulaires de la partie est – davantage portées vers le côté « rue » – imposaient à la fois une rigidité froide et classieuse, à la façon « post-moderne ». Le garage se fondait ainsi à la perfection sous une avancée semi-ovale supportant l'une des chambres à l'étage. Coté jardin, les sous-pentes de l'aile gauche débordaient élégamment sur les abords de la véranda, jusqu'à prolonger son ombre dans celle du carré en bois abritant la matière en décomposition. Dans son prolongement direct, le potager.

L'ensemble suivait un schéma logique, peut-être froid et austère à première vue, mais tout à fait harmonieux au final. Cela plaisait beaucoup à Daniel, qui ne se lassait jamais de travailler son jardin et d'enrichir à l'envi ce domaine qu'il considérait comme son sanctuaire.

Ce matin-là, le retaillage des haies occupait son esprit.

Plus que la fierté et le plaisir quotidien que cette bâtisse lui apportait, il appréciait surtout ces moments où, seul, il pouvait se retrouver avec lui-même. Renouer avec son « moi » profond, ce labour journalier le vidant de toutes ses problématiques sous le mouvement régulier de la pelle et du râteau. Plus rien n'existait alors. Simplement ces gestes délicieusement répétitifs agissant sur lui comme l'endorphine sur les coureurs du matin. Il pouvait y délester le poids de ses tracas et anxiétés, une pelletée après l'autre. Ainsi avait-il dénommé ce **poste de compostage** sous le terme de « zone-tampon intérieure de déchargement mental » – ce qui convenait plutôt bien à son état d'esprit, lorsqu'il s'adonnait à cette activité.

Le vide dans sa tête, la répétitivité des gestes ; la matière alimentant la matière. Une halte bénie dans le flux incessant d'une vie en mode avance rapide. Ces moments sacrés où il pouvait réfléchir et se projeter, dresser des parallèles ou revenir sur les points d'incidences, ces jonctions inopinées entre un aujourd'hui sans surprises et un passé marbré d'ombres.

Pourquoi tu me demandes ça... ?

Les traits tirés mais souriants, Esther passa la tête par l'entrebâillement de la porte-fenêtre du salon.

– Coucou, chéri. Tu me rejoins pour le p'tit déj'... ?

– J'arrive dans deux minutes, doudoune ! Je te prends une ou deux pêches ?

L'existence de Daniel n'avait jamais suivi que des rails bien définis.

Un nœud familial stable, des études, un bon travail dans le milieu de l'architecture. Aucun souci de ce côté-là. Esther s'était imposée dans sa vie deux ans après son premier gros projet. Rapidement le courant était passé et les plans de leur future demeure furent bouclés, alors qu'il s'échinait sur le chantier du moment.

Moins de huit mois plus tard, ils y emménageaient, tandis que ses comptes en banque se renflouaient l'un après l'autre. Tout allait bien. L'idée de créer un cocon familial au sein de cette petite niche de bonheur s'était progressivement imposée à eux comme une évidence. S'il y avait de la place pour deux, pourquoi pas pour trois ? Ainsi commença-t-il à aménager la chambre du futur locataire des lieux, au fur et à mesure que les rondeurs d'Esther se précisaient.

Il passait parfois de longues nuits sans sommeil à songer à toutes les implications de cette nouvelle situation. Des joies et des cris de bonheurs à venir. Un avenir d'une limpidité d'azur. Probablement quelques difficultés ou contrariétés à envisager, également. Certaines fois, les joyeuses exaltations se muaient par le prisme de ses souvenirs en pénibles explications.

« Mais comment comptes-tu t'y prendre ? »

« Je trouverai quelque chose... d'ici les trois prochains mois... »

« Dans trois ans, plutôt ! Et d'ici là, tu ne seras peut-être plus là pour me promettre monts et merveilles. »

« Écoute, Marina... Je suis sûr que c'est possible, si seulement tu voulais bien... »

Invariablement, quand ses pensées s'obscurcissaient ainsi, il se levait et allait labourer pour se changer les idées. Se vider la tête au rythme de la pioche. Décharger les poids morts et les enterrer, sous les couches de terreau et de matières organiques.

La grossesse d'Esther se déroula à merveille les sept premiers mois.

Mots doux et perspectives d'avenir s'échangeaient à longueur de journée entre les deux conjoints. La chambre du futur petit Ilan, fin prête, n'attendait plus que l'arrivée de son locataire.

« Arrache-moi les fringues... j'veux que ce soit sale.. »

Comment auraient-ils pu prévoir ?

Lui-même n'avait jamais entendu parler d'éclampsie avant que sa moitié n'évoque le sujet, suite à une visite chez son gynécologue. Quand elle lui eut expliqué les tenants et aboutissants de cette complication, il pâlit à vue d'œil et se referma sur lui-même. Une simple éventualité... Mais qui jetait une ombre malvenue sur leurs plans de lendemains heureux. Esther souriait moins, tout en tentant de donner au change. Daniel, lui, redoublait d'énergie pour lui changer les idées et faire comme si de ne rien n'était.

En vain. Malgré toute sa bonne volonté, quelque chose avait été brisé.

Sa compagne fut admise aux urgences pré-natales quelques semaines plus tard.

Une longue veillée s'ensuivit – entrecoupée d'analyses et examens aussi variés qu'épuisants. Le col ne s'ouvrait toujours pas, mais les contractions s'étaient intensifiées entre-temps. Elle s'hydratait autant que possible, en allant se soulager toutes les heures. On lui diagnostiqua rapidement tous les signes avant-coureurs d'une pré-éclampsie, qui se mua vite en ruée sauvage contre la mort, avec complications respiratoires, mettant ses propres jours en danger. On la transféra au bloc aux premières lueurs du matin.

« Mais pourquoi diable cette idée t'obsède-t-elle autant, Dan' ? Tu peux pas juste vivre dans le présent... ? »

La mère fut sauvée. Cela dit, rien n'y fit : malgré les efforts redoublés des médecins et sages-femmes, Esther perdit son bébé dans les feux de cette aube funeste.

Depuis, celle-ci s'était enfermée dans un mutisme taciturne.

Daniel avait tout fait au début pour la soutenir dans l'épreuve. Lui-même se sentait également ébranlé, au sein de cette forteresse intérieure qu'il avait toujours considérée comme inexpugnable. Du moins était-ce l'impression qu'il donnait. Un voile invisible s'était alors immiscé dans le couple, lourd de culpabilité et de non-dits glacés. Les jours et les mois

passèrent dans une torpeur exsangue, chacun se demandant s'il aurait en lui la force et le courage d'affronter ce poids, ce fardeau oppressant.

« *Peut-être, un jour... si jamais on trouve un endroit sympa où se poser...* »

À partir de ce moment, Daniel passa davantage de temps dans son jardin – sans nul doute pour évacuer ses frustrations – à bêcher, retourner la terre et s'abîmer dans le travail. Beaucoup de longues nuits sans sommeil, aussi. De son côté, Esther se transformait peu à peu en goule hirsute, lointain fantôme d'elle-même. Le dialogue fut progressivement rompu, chacun perdu en son propre enfer intérieur.

Pourquoi n'avait-il pas fui la ville, avant Esther, lorsque sa vie semblait encore réglée comme du papier à musique ? Pourquoi ne pas être allé tenter sa chance à l'étranger, comme le lui avaient conseillé plusieurs de ses collègues, à l'époque ?

Réponse simple, en un mot : *Marina*.

L'excentrique au sourire sensuel nimbé de promesses bohèmes.

La foldingue à la libido exacerbée qu'aucun de ses amis n'aurait pu imaginer à son bras. Pas même lui. Rien de son parcours personnel n'aurait jamais pu le rattacher à un phénomène pareil. Une boule d'électrons surexcitée par son propre régime. Brûler la vie par tous les côtés semblait être sa seule devise...

Leur rencontre, de fait, avait été tout aussi électrique.

Plusieurs mois de frénésie pure – tant physique qu'intellectuelle – avaient suivi, laissant à Daniel l'impression qu'il pourrait infléchir la course du soleil d'une simple pichenette. Qu'il pourrait rompre la malédiction de sa solitude. Autant qu'il puisse en juger, son amante le transformait radicalement. Quoi qu'il lui en coûtait de l'admettre, il ne put que se rendre à l'évidence : il s'était attaché. De façon irrémédiable et malade. Il avait tenté de se défaire de cette idée, de ses visions à long terme, mais il en revenait toujours au même point. Il ne pouvait plus vivre sans elle. Alors il se projeta, commença à rêver, d'un avenir commun où il n'y avait en réalité qu'un bon moment présent à partager.

« *Écoute, je crois qu'il y a un truc à tenter. Tu n'as jamais songé à essayer... ?* »

« *Tu me connais, pourtant. Pourquoi vouloir tout gâcher ?* »

« *Réfléchis un peu. Nous pourrions...* »

Rien à faire, la graine de l'incompréhension avait été plantée.

Les secrets partagés entre deux baisers se changèrent en remarques blessantes. Les allusions suaves devinrent reproches larvés. Les querelles avaient succédé aux nuits à la belle étoile. Il n'y eut bientôt plus que des échanges orageux pour ponctuer leurs journées...

Si bien qu'un soir, après un ou deux verres à l'arrière-goût amer, le mot de trop avait été prononcé. Suivi d'un geste, définitif.

Les gloussements communicatifs de Marina se turent dans le silence assourdissant des collines.

Une fois son dernier chantier terminé, Daniel prit quelques semaines pour se retirer.

Il ne fuirait pas la ville, même s'il devait se réfugier dans les hauteurs, car là était sa place. Sa vie, son histoire. Les bons, les mauvais moments, *les souvenirs...* Tout. Mais il pouvait en revanche se reconstruire, un petit pas après l'autre. Malgré la honte, le dégoût, la culpabilité. Cette faute était la sienne et il l'assumerait jusqu'au bout...

« *Juste là, avec la langue... ici, tu préfères ?* »

... avec tout ce que cela impliquait.

Puis un soir, tandis qu'il tentait de s'oublier lui-même dans le travail, lui vint l'illumination.

Il se reconstruirait lui-même... de ses propres mains. Tout simplement. En quelques jours, fébrile, il schématisa les plans, dessina, conçut les grandes lignes de ce qui serait son nouveau havre de paix. Loin des soucis, loin de la ville. Ce qu'il bâtirait ici-bas serait le prolongement de cette route commune désirée de tout son être. Sans tarder, il demanda les autorisations, soumissionna son projet et attendit le feu vert. Entre le permis de construire, les entrées au cadastre, l'échéancier de financement et les travaux eux-mêmes, on lui donna deux ans.

Deux années, c'était tout ce qu'il lui fallait pour la trouver. Celle qui l'accompagnerait.

« *Dis-moi, p'tit cœur, est-ce que tu viendrais habiter avec moi, là-haut ? Salomone n'est pas faite pour une belle âme comme toi...* »

Pas celle qui lui ferait oublier Marina, non – celle-là n'existait pas et n'existerait jamais pour lui.

Mais une femme qui poursuivrait la route, à sa façon. Cimenter ce destin commun à deux êtres que les aléas de la vie avaient séparés. Une continuation de cette passion trop vite avortée, qui en serait à la fois l'héritage. L'héritage, oui : c'était le mot précis.

« *Prends-moi Dan', prends-moi comme une putain !* »

Un legs. L'union retrouvée, par-delà les affres de la terre et du pourrissement.

La nouvelle était tombée le jour même où Daniel mettait les dernières touches à son bac de compostage : Esther attendait un heureux événement.

Un sourire torve passa sur son visage.

Le « transfert » d'un site à l'autre n'avait duré qu'une demi-journée, pendant les heures de bureau d'Esther. Rien de plus facile. Maintenant que son aimée s'était rapprochée de lui, il la ferait sienne à jamais, en irriguant de sa sève les fruits du potager. Esther prendrait des forces pour engendrer ce nouveau-né, qui serait le plus chéri de tous les enfants.

Il portait en lui les germes d'un amour au-delà du trépas...

Et si cela ne marchait pas de suite, tant pis : il lui resterait toute une vie pour retourner et labourer le compost.